



HAL
open science

Paroles de femmes dans l'immigration chinoise au Pérou

Isabelle Lausent-Herrera

► **To cite this version:**

Isabelle Lausent-Herrera. Paroles de femmes dans l'immigration chinoise au Pérou. *Diasporas. Circulations, migrations, histoire*, 2007, 11, pp.37-56. halshs-00491626

HAL Id: halshs-00491626

<https://shs.hal.science/halshs-00491626>

Submitted on 14 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DiasPORAS

Histoire et sociétés



étrangères

Paroles de femmes

dans l'immigration chinoise au Pérou

Mey Li est née en 1967 en pleine Révolution Culturelle et est arrivée au Pérou en 1991, à l'âge de 24 ans. Elle a 37 ans quand elle se confie à moi, son visage est rond comme à la campagne et si ses yeux veulent sourire ses traits sont marqués. Elle est originaire d'un village du Guangdong et à 16 ans, après la mort de son père, elle doit arrêter ses études et travailler dans une fabrique de confection établie près de son village. Ils étaient 4 enfants. Le fils aîné continue d'étudier, elle et sa sœur sont ouvrières tandis que la plus jeune prend des cours de comptabilité. Une cousine de sa mère qui vit au Pérou vient lui rendre visite au village; elle lui propose de lui «prendre» Mey Li pour que celle-ci ait un meilleur travail au Pérou et qu'elle s'y marie: les Chinois du Pérou ne sont-ils pas riches? À 24 ans, Mey Li n'est toujours pas mariée et la famille est pauvre. Mey Li gagnait 800 Yuans à la fabrique et donnait tout à sa mère et malgré la résistance de sa fille qui se refuse à quitter la famille, l'affaire sera conclue. Mey Li partira.

La cousine, dite «tante», prend tout en charge, paie l'avion, le visa, la carte de résidente, car tout se paie. À son arrivée au Pérou, un camion de charge l'attend à l'aéroport. Mey Li sera conduite dans le quartier de La Victoria, quartier du Centre délabré, mal famé. Sa tante y possède une fabrique de pâtes chinoises et de *mimbao* (petits pains fourrés à la vapeur). La nuit même de son arrivée, elle commence à travailler. Comme elle le fera tous les jours qui

suiront, elle travaillera de cinq heures du matin à quatre heures de l'après midi. Le soir elle dort dans un cagibi, n'a pas de salaire mais est nourrie. Pendant tout ce temps elle ne peut voir personne et n'apprend pas l'espagnol. Après un peu plus d'un an, on l'envoie travailler comme serveuse dans un restaurant chinois (Chifa) que possède aussi sa tante. Elle ne sert que les clients chinois car elle ne peut toujours pas s'exprimer en espagnol. Elle dédie alors la moitié de son maigre salaire et ses quelques heures de liberté à des cours d'espagnol. Par la suite, sa tante lui donnera à gérer un nouveau restaurant pour lequel Mey Li lui versera, pendant près de deux ans, un loyer et la moitié des recettes tout en continuant à lui rembourser les frais engagés pour sa venue au Pérou.

Une fois ses dettes payées et sa liberté acquise, Mey Li commence à capitaliser et se marie en 1996 avec un immigré chinois, originaire du même district qu'elle, et qui, arrivé avant elle et cuisinier dans un restaurant, s'est mis à son compte. Avant de se marier elle avait souvent écrit à sa mère pour lui dire qu'elle n'était pas heureuse. Qu'elle ne comprenait pas pourquoi il lui avait fallu partir; ils n'étaient pas riches, mais ils n'étaient pas malheureux. Une fois marié, le couple ouvre un petit restaurant dans le quartier chinois de Lima. Mey Li a vite un premier enfant. Respectueux des traditions et désirant reprendre contact avec leur famille, ils entreprennent en 2000 un voyage en Chine afin de présenter leur fils. Toutes les économies du ménage sont consacrées au voyage. En 2001, à l'occasion de la naissance du deuxième enfant, la mère de Mey Li vient au Pérou. Elle y séjourne presque une année puis s'en retourne en Chine.

Sa mère reconnaît que sa fille a été sacrifiée; selon elle, en 1991 la situation au

village était mauvaise et l'on avait peur des retombées de Tiananmen. Qui pouvait imaginer qu'en 1995-1996 la situation économique changerait au point que toute la famille, sauf Mey Li, en profiterait? «Si elle avait su...». La sœur aînée a quitté la fabrique et vend maintenant des appartements; elle gagne très bien sa vie. Son frère est devenu entrepreneur de travaux publics aisé et emploie comme comptable la petite sœur qui a réussi à finir ses études. Dans sa solitude, Mey Li a cherché de l'aide auprès de l'Église Chinoise Évangélique. Elle s'y est fait des amies et parle mieux l'espagnol. Quand je lui demande, juste avant de regretter ma question, si elle est heureuse, elle éclate en sanglots.

On pourrait conter, non sans en ressentir de la souffrance, des centaines de récits comme celui de Mey Li car le Pérou est un pays où beaucoup de femmes chinoises ont été depuis plus de cent ans appelées à immigrer. La diversité des circonstances qui les ont amenées au Pérou fait que ces parcours de vie sont inscrits dans l'histoire du pays et dans celle de son importante communauté chinoise; ce sont ces circonstances et ces histoires que nous voudrions faire connaître.

LE MONDE DES COOLIES: UN UNIVERS SANS FEMMES

Pour entrer dans la modernité et affirmer son indépendance conquise sur les Espagnols en 1821, le Pérou a dû compter sur une exploitation intensive et rationalisée de ses ressources naturelles. Peu peuplé et en passe de rendre leur liberté aux esclaves africains, le pays avait pour ce projet un grand besoin de main-d'œuvre. Cette nécessité était à la fin des années 1840 partagée par plusieurs nations, telles l'Angle-

terre, qui fut la première à introduire des travailleurs indiens dans ses possessions des Caraïbes, ou l'Espagne qui organisa à partir de 1847 le trafic des coolies chinois, d'abord depuis Manille puis à partir de Macao vers l'île de Cuba afin d'y relancer l'industrie sucrière. En 1849, les grands propriétaires péruviens imposaient à leur tour au gouvernement cette nouvelle traite afin d'intensifier l'exploitation des îles de guano – dont l'extraction fit la fortune du Pérou – et d'augmenter à la fois la production sucrière et celle du coton. Ces mêmes années, les Chinois accostaient en grand nombre sur la côte californienne à la recherche d'or et de travail¹.

Tout le temps que dura la traite des coolies, soit de 1849 à 1874, l'immigration chinoise fut exclusivement masculine. Bien qu'engagés sous contrat – dans des circonstances douteuses (enlèvements, tromperies) – les Chinois, dans l'esprit des *hacendados*, venaient remplacer à tous égards les esclaves africains. Si ces derniers avaient accès aux femmes, les Chinois, en revanche, en étaient privés. L'opium qui leur était vendu était censé résoudre ce problème parmi d'autres. Sur les 110 000 Chinois introduits au cours de cette période, on ne recensait plus en 1876 – du fait d'une excessive mortalité due aux mauvais traitements – que 49 668 hommes et 311 femmes². Provenant du Fujian et surtout de la province du Guangdong (Canton), il y avait parmi eux une majorité de Chinois appartenant au groupe dialectal Hakka.

Dans la capitale où les Chinois, de par leurs offices (employés de maison, cuisiniers, boulangers, artisans), bénéficient de plus de liberté, on observe très tôt la naissance des premiers enfants métis. Leurs mères sont souvent elles-mêmes des femmes métisses indiennes, *indigenas*, travaillant dans Lima et ses alentours. Dans les haciendas, les Chinois sont isolés, le manque de femmes est cruel et l'accès aux femmes noires est souvent à l'origine de conflits et de rixes³. Pour forcer la chance, certains chinois libérés de leur contrat s'improvisent marieurs – tâche traditionnellement réservée aux femmes en Chine – et procurent aux travailleurs des haciendas des compagnes indiennes et métisses, saisonnières appelées par les *hacendados* pendant les périodes de récoltes⁴. De ces unions, condamnées avec force dans les milieux aisés et intellectuels qui estiment qu'elles ne feront qu'accroître la dégénérescence des populations indigènes, naissent des enfants filles métisses qui auront un destin particulier. En Chine, en effet, on les

*Tout le temps que
dura la traite des
coolies, soit de 1849
à 1874,
l'immigration
chinoise fut
exclusivement
masculine.*

1. Sur ce thème voir Stewart, Watt (1976) : *La servidumbre china en el Perú*. Mosca Azul, Lima, 182 p.

2. Censo General del Perú 1876. Imprenta del Estado.

3. Cf. Cucho Denys (1976) : « Système de plantation et relations interethniques » in *Pluriel*, n° 6, p. 13-26.

4. In Middendorf, Ernest (1888), 1973 : *Perú. Observaciones y estudios del país y sus habitantes durante una permanencia de 25 años*. Publicaciones UMSNM, tomo 2, Lima, p. 262-263.

aurait rejetées ; au Pérou, elles prennent une valeur considérable. À 14 ans à peine, elles sont déjà mariées à d'autres Chinois, le plus souvent trois fois plus âgées qu'elles. Les Chinois sont nombreux, dès lors qu'ils forment de petites communautés, en Amazonie⁵ où très tôt ils s'établissent en pionniers ou dans les Andes⁶, à adopter cette stratégie de tentative de reconstitution de foyers chinois. Elle est une solution pour ceux qui, attachés au culte des ancêtres et à la prolongation du lignage, pensaient qu'ils ne retourneraient probablement jamais dans leur pays.

Lorsqu'en 1874 le Traité d'amitié, de commerce et de navigation met fin à la traite des coolies, les Chinois évoluent dans des sphères différentes. Il y a ceux qui sont encore retenus dans les haciendas et qui sont souvent seuls, ceux qui ont été libérés et qui ont formé des foyers mixtes et ceux qui viennent d'arriver de Californie afin de développer de nouveaux et lucratifs commerces. Les commerçants récemment établis participent à l'émergence d'une importante communauté chinoise. C'est en effet sous leur impulsion que les Chinois du Pérou se regroupent et à cette époque s'organisent autour de puissantes associations régionales (*huiguan*). Les bateaux qui suivent la route commerciale Hong-Kong-San Francisco-Lima et pour finir Valparaiso sont les mêmes que ceux qu'utilisent les premières passagères.

Mais la liberté d'entrée ne suffit pas à provoquer un apport important de population féminine. D'une part, le voyage est long entre la Chine et le Pérou et d'autre part il passe obligatoirement par San Francisco. Or, dans l'État de Californie, la situation vécue par les Chinois est dans ce domaine plus insupportable encore, puisqu'à la même époque il leur est à la fois interdit d'épouser des femmes blanches et interdit d'introduire

des femmes chinoises, entièrement destinées, pensait-on, à la prostitution. Ce sont donc essentiellement de jeunes épouses chinoises accompagnant les employés appelés par les grandes maisons de commerce chinoises comme la Wing On Chong ou la Pow Lung, que l'on voit entrer au Pérou à partir des années 1890. Les Chinois du Pérou qui ont eux aussi commencé à s'enrichir suivent leur exemple et s'instaure alors la tradition de partir en Chine pour y chercher une épouse ou bien de la faire envoyer par l'intermédiaire de parents. Il s'établit dès lors une distinction entre la vraie filiation chinoise et celle qui est obtenue à force de mariages entre métis. C'est également à partir de cette fin de siècle que certains Chinois repartent en Chine, définitivement ou temporairement, emmenant avec eux leur épouse péruvienne et leurs enfants nés au Pérou. Ces femmes et ces enfants seront confrontés à des réalités cruelles comme la cohabitation avec l'« épouse légitime », le culte des ancêtres et les servitudes qui y sont attachées, la solitude et des difficultés de communication, bien que la présence de missionnaires en Chine leur ait été souvent d'un réel secours.

**DE LA NÉCESSITÉ NAISSENT
LES STRATÉGIES,
OU COMMENT
SE TROUVER UNE ÉPOUSE
CHINOISE**

La communauté chinoise de Lima est renforcée par l'arrivée, entre 1904 et 1909, d'un grand nombre de nouveaux migrants. Très présents dans le grand et le petit commerce, les Chinois acquièrent une visibilité qui dérange. Alors qu'ils sont un rouage indispensable de l'économie populaire, les représentants de la nouvelle classe ouvrière

les accusent de contribuer à l'appauvrissement des travailleurs et de prendre leur place dans certains secteurs. Les classes populaires reprennent alors à leur compte le racisme anti-chinois propagé depuis deux décennies dans la presse bourgeoise mais leur argumentation n'est pas la même. Il ne s'agit pas pour eux de dégénérescence raciale mais de la place économique indûment occupée par les Chinois. Dès lors, l'agitation sociale n'aura de cesse de réclamer l'arrêt de l'entrée au Pérou de nouveaux immigrants chinois. À la suite d'émeutes prêtes à renverser son gouvernement, le Président A.B. Leguia achète la paix sociale en mettant fin en 1909 au Traité de commerce et d'amitié avec la Chine. Le Ministre des Affaires Étrangères et l'ambassadeur Wu Tingfang rédigent le Protocole Porras-Wu Tingfang – à l'exemple du Japon aux États-Unis avec le *Gentlemen's Agreement* de 1907 – par lequel la Chine s'engage à contrôler son émigration.

Entre 1909 et 1930 Chinois puis Japonais vont tout tenter pour entrer au Pérou malgré une hostilité croissante et de violentes manifestations. Une série de mesures visant d'une part à réglementer et à restreindre chaque fois plus les autorisations d'entrée, et de l'autre à enrayer la corruption liée à l'obtention des documents nécessaires à l'immigration, sont mises en place. L'arrivée de nombreux enfants et de femmes contraint les autorités à leur imposer la possession d'un passeport et à prouver leur filiation avec des Chinois déjà résidents au Pérou. Les femmes doivent aussi justifier par un acte de mariage établi en Chine qu'elles sont bien les épouses qu'elles prétendent être ; cette démarche visait à éviter que ne s'instaure un trafic de femmes destinées à être mariées au Pérou. En fait, aucune des nombreuses mesures restrictives mises en œuvre surtout après 1915 n'arrête vraiment l'entrée des immigrants chinois et, en de plus faibles proportions, de femmes. Officiellement, entre 1911 et 1930, sont enregistrées au Callao, le port de Lima, 11 489 entrées de chinois dont 551 femmes⁷. Mais c'est sans compter celles qui pénétrèrent nombreuses, de manière clandestine, par l'Équateur.

Un document des Archives du Ministère des Relations Extérieures montre la difficulté qu'avaient les autorités à cerner l'immigration chinoise et en particulier sa part féminine. Ce document est celui que Sam Tan Shi, arrivée au Pérou en 1916, a produit aux autorités. Il s'agit d'une déclaration faite le 19 novembre 1915 devant Edgar Davidson,

S'instaure alors la tradition de partir en Chine pour y chercher une épouse ou bien de la faire envoyer par l'intermédiaire de parents.

5. Cf. Lausent Herrera, I. (1996): «Los caucheros y comerciantes chinos en Iquitos a fins de siglo XIX (1890-1900)», in *Las raíces de la memoria*, Pilar Garcia et al. (ed.), p. 467-481 et «Frentes pioneros chinos y desarrollo regional en la selva central del Perú», in Garcia Jordan, Pilar y Sala i Vila, Nuria (éds); *La nacionalización de la Amazonía*, Universidad de Barcelona., p. 127-154. 1998

6. Cf. Lausent Herrera, Isabelle (1983): *Acos. Pequeña propiedad, poder y economía de mercado*. I.F.E.A/I.E.P, Lima, 424 p.

7. In Mackeown A. (2001): *Chinese Migrant Networks and Cultural Change*. 2001. University of Chicago Press, p. 46.



Carte de résidente de Liu Yoc née en 1893 à Zhongshan, arrivée au Pérou en 1959 pour rejoindre son fils établi à Lima. (Archives famille Cam, reproduction I. Lausent-Herrera.)

Couple d'épiciers chinois, famille Chang à San Isidro. Lima, années 1950. (Archives famille Chang, reproduction I. Lausent-Herrera.)



Baptême du bateau de pêche La Boliehera du patron de pêche J. Chang. Réjouissance en famille. 1950. Chancay. (Archives famille Chang, reproduction I. Lausent-Herrera.)



Section féminine de l'association
des Chinois d'outre-mer en lutte
contre les Japonais. Lima, 1944.
Local de la Société Nam Hoi.
(Collection R. Chang,
reproduction I. Lausent-Herrera.)

Association des Dames chinoises du
Pérou contre l'invasion japonaise
recevant Li Xiaqing, femme pilote
de guerre. 1944.
(Collection R. Chang,
reproduction I. Lausent-Herrera.)



Anniversaire des 18 ans de Juli
Chang en 1953 en compagnie de ses
amies du collège américain A.
Lincoln. Lima.
(Archives famille Chang,
reproduction I. Lausent-Herrera.)

notaire public à Hong Kong : trois photos apparaissaient, la sienne et celle de ses deux fils. Il y était écrit :

« Moi Sam Tan Shi, veuve, communément appelée A Tan, accompagnée de Sam Yuen San, alias Ignacio Sam San résidant à Hong Kong, déclare solennellement être la veuve de Sam Hoi San, alias Enrique Sam Ham, associé d'affaire de la compagnie Yuen Fat, rue du Commerce à Huacho, Pérou. Mon nom, selon la coutume chinoise est celui que je donne mais avant et après mon mariage j'ai aussi été appelée A Tan comme cela apparaît sur la photo. J'ai été mariée au dit Sam Hoi San le 13 mai au Temple ancestral du clan des Sam dans le village de Sui Pin, dans le district de Nam Hoi, préfecture de Kwong Chau de la province de Kwon Tung dans la République de Chine. Le mariage légal s'est fait selon la tradition (Kit Fat). Deux fils sont nés de cette union. Sam Chiu Yon, alias A Yon Sam Ham, A Yon sur la photo adjointe qui a vingt et un ans et qui réside à présent à Huacho au Pérou, et Sam Kwok Hung, alias Acuo Sam Ham, Acuo sur la photo. »

À son tour, le témoin Sam Yuen San déclare solennellement être le frère de Sam Hoi San et avoir assisté à son mariage ; il atteste que la femme de la photo est bien celle de son frère. De la même manière, il reconnaît sur les photos les deux fils de son frère ainsi que l'authenticité de l'acte de mariage provenant du Temple ancestral⁸. L'année du mariage n'apparaissant pas, pas plus que l'année du décès de l'époux, il n'est pas possible de savoir si les enfants sont vraiment les siens d'autant que – mais les fonctionnaires de l'époque n'en avaient sans doute pas connaissance, les deux frères supposés n'ont pas le même nom de génération et ont, d'après les photos, plus de dix ans

d'écart. En se déclarant mère d'un commerçant établi au Pérou, Sam Tan Shi était autorisée à le rejoindre ; en se déclarant veuve, elle pouvait se «re»marier à un Chinois vivant au Pérou ; de plus, elle amenait avec elle un jeune garçon sans doute attendu par une autre famille.

Parmi les immigrants chinois arrivés après 1874, la majorité étaient déjà mariés en Chine et avaient laissé à l'épouse vertueuse la charge des parents ainsi que des enfants nés de ce mariage. Ce que ces Chinois désiraient en réalité était une deuxième femme, jeune, pour engendrer la génération qui s'établirait au Pérou et qui assumerait une filiation dans ce lointain pays, tandis que les enfants restés en Chine prolongeraient la branche légitime. Faire venir de futures épouses légalement fut donc possible jusqu'en 1930 grâce à la « complicité » des maisons de commerce chinoises et à la corruption des employés consulaires et des douanes. Un autre moyen consistait à les faire débarquer soit dans des ports du nord du Pérou, soit à Guayaquil ou à Valparaiso. L'entrée clandestine par l'Équateur fut d'ailleurs pratiquée très activement jusque dans les années 1970.

Devant la difficulté et la nécessité de se procurer une vraie épouse chinoise – et non une métisse – les Chinois attachés aux traditions confucianistes décidèrent d'entreprendre eux-mêmes le voyage en Chine. Le gouvernement autorisant d'une part les commerçants chinois désireux de s'absenter à revenir au Pérou à condition de faire enregistrer leur départ et d'autre part à faire venir leur épouse et un enfant de moins de cinq ans, il ne leur restait plus qu'à demander à un frère ou à un cousin de venir au Pérou en tant qu'employé, afin de reprendre la conduite du commerce et de les remplacer aux affaires le temps de leur absence. Une fois marié en Chine et l'épouse

enceinte, ou tout de suite après la première naissance, le mari rentrait au Pérou. Il y avait d'autres solutions comme celle des Chinois qui demandaient à leur compagne péruvienne de tenir le commerce pendant leur absence et qui revenaient avec une épouse chinoise ; cet autre choix pose le problème, assez courant semble-t-il entre les années 1920 et 1950, de la cohabitation forcée des deux épouses.

À côté de ces Chinois traditionalistes évoluaient également d'autres Chinois, tout à fait disposés à continuer de prendre pour épouses des métisses sino-péruviennes, éduquées et préparées à la culture chinoise grâce aux écoles récemment créées, comme le Chung Wha, collège bilingue créé en 1925, ou d'autres collèges renommés de Lima. D'autres enfants, métis ou nés de parents chinois sur le sol péruvien sont, après quelques années de scolarité passées au Pérou, envoyés en Chine pour apprendre la langue, baigner dans la tradition et parfois aussi pour servir les grands-parents paternels ou être adoptés par un membre de la famille. Certains enfants ont aussi la malchance d'être recueillis et éduqués par l'épouse légitime en Chine. Si les jeunes filles de foyers plus aisés rentrent au bout de quelques années au Pérou auprès de leurs parents, les plus modestes restent en Chine dans l'attente et l'espoir que – comme ce fut le cas de leur mère –, un Chinois du Pérou les fasse venir pour les épouser.

En réalité, il existe une multitude de pratiques et de stratégies qui ont permis aux Chinois vraiment désireux de se marier avec des Chinoises nées en Chine, mais aussi nées au Pérou et éduquées en Chine, de les faire entrer ou revenir sur le sol péruvien. Le choix se portait toujours sur des jeunes filles avec un degré de cousinage proche (famille maternelle) ou provenant d'un village voisin. Soit au Pérou soit en Chine, les futurs époux se faisaient aider par des marieuses et des géomanciens et à partir des années 1920, les photos – pour ceux qui étaient éloignés –, étaient les bienvenues à l'heure du choix. Par ailleurs, dès 1920 mais plus encore à partir de l'invasion japonaise de 1931, beaucoup de familles de la région de Zhongshan fuirent les conflits et se réfugièrent à Macao. Les collèges catholiques de Macao devinrent ainsi les viviers des futures épouses destinées à être mariées à des Chinois résidant dans les pays d'Amérique latine et au Pérou en particulier.

Ce que ces Chinois désiraient en réalité était une deuxième femme, jeune, pour engendrer la génération qui s'établirait au Pérou et qui assumerait une filiation dans ce lointain pays.

8. Archive du Ministère des Relations Extérieures, Lima, Pérou. Legajo de Minutas de Escrituras, Arch.91, 3ra Gvta. (Traduction libre de l'anglais par l'auteur).

**DEUX ÉPOUSES MODÈLES
VENUES DE CHINE,
LILA ET CORINA⁹**

Nous avons pu réaliser plusieurs entrevues de femmes chinoises et d'origine chinoise entre 2004 et 2006¹⁰. Nous reprendrons leurs témoignages pour illustrer la variété des situations rencontrées.

La famille de Lila est Hakka et originaire du district de Xianshan (Zhongshan). Son père, riche commerçant, vient au Pérou dans les années 1920 en laissant ses épouses en Chine. Il fait venir au Pérou une autre femme, Liu, dont il a six enfants. Née en 1930, Lila a six ans quand sa mère les emmène, elle et sa sœur, en Chine. Mais la guerre éclate en 1937 et sa mère et sa sœur rentrent au Pérou, la laissant à l'abri à Macao chez l'épouse n° 3, dite *tía* ou tante pour lui tenir compagnie. Lila étudie d'abord dans un collège protestant américain, puis chez les sœurs du *Colegio Santa Rosa de Lima* à Macao. La guerre terminée, elle rencontre son futur époux de douze ans plus âgé qu'elle et apparenté à sa famille. Lila est la seule parmi toutes les femmes de sa génération qui nous ont confié l'histoire de leur vie, qui soit tombée amoureuse de son mari. En réalité c'est Ricardo le premier qui l'avait connue petite et avait déjà décidé qu'elle serait sa femme. Ricardo est aussi le fils d'un Chinois venu au Pérou. Son père avait autrefois laissé l'épouse légitime en Chine et fait venir sa mère, la nouvelle épouse, dans son nouveau pays. Sa mère repartit en Chine en 1929 avec six de ses neuf enfants. Ricardo, qui a onze ans, reste au Pérou avec son père et deux de ses frères. C'est lors d'un voyage commercial en Chine qu'il repère Lila; elle lui plaît, elle a reçu l'éducation des Sœurs et parle le chinois: elle pourra donc s'occuper de sa mère plus tard. Cette fois, c'est Ricardo qui vient lui-

même chercher l'épouse qu'il a choisie et qu'il aime. Il revient se marier juste après la fin de la guerre, mais est obligé de laisser son épouse et leur fils à Macao car ils n'ont pas les papiers nécessaires pour leur retour. La peur du communisme et la fermeture de la Chine rendent encore plus compliqué le retour des sino-péruviens. Depuis le Pérou où il fait jouer ses relations, Ricardo obtient enfin en 1950 la venue de Lila et de leur fils. Par la suite c'est illégalement, par Guayaquil, qu'il fait rentrer sa mère puis ses frères et sœurs, sauf une sœur qui reste en Chine Populaire pour prendre soin des grands-parents.

Lila et Ricardo ont beaucoup travaillé et ont élevé six enfants. Lila se souvient des tensions supportées du fait de la cohabitation avec sa belle-mère. Élevée en Chine mais dans un milieu cosmopolite et catholique, elle ne pouvait supporter sa présence. En 1971, comme beaucoup de Chinois du Pérou qui n'ont pas accepté le régime militaire de gauche du Général Velasco, le couple émigre au Canada. Lila est maintenant veuve et vit avec trois de ses enfants à Indianapolis, les deux autres étant à New York. Ayant encore beaucoup de famille au Pérou, elle aime y revenir et surtout partager ses souvenirs avec sa cousine Corina.

Corina est d'une année plus jeune que Lila. Sa famille en Chine vit toujours dans le village ancestral et est restée attachée à ses terres. Lorsque son père meurt, laissant sa mère avec deux filles à élever, la belle-mère oblige la mère de Corina à adopter un fils afin que la lignée soit préservée. Sa mère achète donc un fils, s'appauvrissant ainsi encore un peu plus. Corina travaille aux champs et ne peut étudier du fait des constantes incursions japonaises dans son village et ceux des alentours. Les habitants passent leur temps cachés dans des tunnels et toujours en alerte. Ceux qui en ont les

moyens fuient vers Macao, les autres restent, terrorisés. Peu éduquée, attachée aux coutumes domestiques et religieuses, Corina ne pensait pas se marier avec un Chinois d'outre mer. C'est Ricardo, le mari de Lila qui est aussi l'un de ses parents, qui pense à elle pour l'un de ses amis. Une marieuse se présente chez sa mère ; le géomancien assure après maints calculs que le mariage sera heureux. Vient l'épreuve de la photo. La première photo ne montre que son visage, ce qui n'est pas du goût du futur époux qui veut la voir dans sa totalité. Après l'envoi de la seconde photo, le mariage est conclu.

Quand Corina arrive au Pérou en 1951, un an après Lila, elle est émerveillée par l'abondance du sel et du kérosène et des légumes comme ceux que l'on trouve en Chine. Son mari, de 18 ans son aîné, possède un commerce de vaisselle au cœur du quartier chinois de Lima. Avec l'aide de sa cousine et d'autres femmes chinoises récemment arrivées, « elle apprend la ville » et entre dans le groupe des femmes chinoises de l'association Hakka Tongxing. Bien que Lila soit la marraine de ses quatre enfants, Corina ne sera jamais catholique, préférant s'en remettre aux divinités et au dieu Guangong du temple de l'association. Elle paraît soumise de par son attachement aux traditions, mais elle est aussi forte et indépendante, ce qui lui permet de supporter l'émigration et la cohabitation avec la première épouse et son fils. Elle est la première femme cuisinière chinoise à ouvrir un restaurant.

ROSA LA MÉTISSE DEVENUE CHINOISE

La vie de Rosa illustre cette fois le sort des jeunes filles métisses chinoises qui, une fois envoyées en Chine, devenaient véritablement chinoises. La maman de Rosa, née en 1910, avait quatorze ans lorsque le boucher et restaurateur Domingo Lo, de trente ans plus âgé qu'elle, vint demander sa main à ses parents. Modestes commerçants péruviens, ces derniers acceptent à la condition que le mariage soit béni par l'Église. Le futur époux fait intervenir une marieuse qui va la séparer de sa famille avant le mariage afin de la « préparer », lui apprendre à cuisiner chinois, à dire quelques mots en hakka, lui dicter son comportement. Leur premier enfant, Rosa, naît en 1925, puis viennent deux fils et une fille, Juana. Assez vite, le couple ne s'entend plus et en 1937

Corina paraît soumise de par son attachement aux traditions, mais elle est aussi forte et indépendante, ce qui lui permet de supporter l'émigration et la cohabitation avec la première épouse et son fils.

9. Les noms de Lila, Corina et plus loin Cecilia sont des noms d'emprunt.

10. Il s'agit d'un corpus de plus de quarante entrevues auprès de femmes très âgées, le plus souvent originaires du Guangdong et appartenant au groupe dialectal Hakka, de femmes ayant entre quarante et soixante ans de la même origine et de très jeunes femmes et jeunes filles de 16 ans à quarante ans et plus arrivées au Pérou à partir des années 1980 grâce à l'ouverture de la Chine. Parmi ces dernières, les origines sont diverses : on trouve toujours des Cantonaises mais aussi des jeunes filles du Fujian ou des femmes des provinces du nord encore peu représentées. L'ensemble de ces entrevues sera traité dans un prochain ouvrage.



Rosa Locau, tenante du kiosque à journaux chinois dans la rue Capon, quartier chinois de Lima, 2005. (Photo I. Lausent-Herrera.)



Jeune femme du Fujian récemment arrivée au Pérou. Quartier chinois de Lima, 2006. (Photo I. Lausent-Herrera.)



Jeune immigrée chinoise (Fujian) portant son bébé dans la rue Paruro, quartier chinois de Lima, 2006.
(Photo I. Lausent-Herrera.)



Vendeuses ambulantes de minbao originaires du Fujian. Quartier chinois de Lima, 2005.
(Photo I. Lausent-Herrera.)

le père envoie ses quatre enfants chez sa sœur n° 5 dans le village ancestral de Lo Pin. À peine arrivés en Chine, la guerre éclate et leur enfance est bouleversée. Leur tante ne leur montre aucune affection, elle les envoie travailler dans les champs et ne se préoccupe pas de leur donner une éducation, bien que le père envoie de l'argent dans ce but. La mésestante est telle que Rosa part vivre avec ses frères et sa sœur dans la maison de son père, car entre-temps elle a appris que son père avait dans le village une autre épouse. Celle-ci avait d'ailleurs été contrainte lorsque son mari était parti au Pérou en la laissant sans enfant, d'adopter un fils, le demi-frère de la fratrie. Ses souvenirs sont aussi peuplés des fuites et des violences vécues au cours de la guerre sino-japonaise. C'est lors d'une attaque que sa sœur Juana s'égaré et est emmenée dans un autre village Hakka où elle ne la retrouve que plus tard, mariée à un villageois. En 1945, le communisme s'installe et Rosa qui a 20 ans doit être mariée; on lui trouve un fils de paysan. Laisant ses deux frères au village, elle et son mari fuient et s'installent à Hong Kong où elle accouche d'un fils. Son mari meurt cinq ans plus tard. Pendant dix ans, elle travaille dans une fabrique de piles jusqu'à ce qu'elle perde un doigt. Comme dans son village auparavant, elle cherche à fréquenter les Chinois catholiques et va régulièrement à l'Église de Kawlong que fréquentent les sino-péruviens qui travaillent au Consulat du Pérou. Elle leur demande de retrouver sa mère car elle veut retourner vivre dans son pays natal; or, comme on l'a vu, il est alors extrêmement difficile pour les Chinois et sino-péruviens de revenir au Pérou, le Président Odria, dictateur profondément anticommuniste, leur ayant fermé le pays. À force d'efforts et de mobilisation sa mère est retrouvée et réussit à la faire revenir.

Par la suite, Rosa refait sa vie, mais elle reste obsédée par le sort de sa sœur. Elle profite d'une émission télévisée pour obtenir de l'aide et la retrouver. À la suite de démarches pressantes, Juana est autorisée à voyager et à passer un mois au Pérou avec sa sœur. Plus sereine, Rosa vit maintenant dans le quartier chinois; elle y distribue la presse chinoise locale dans un petit kiosque que lui a concédé la communauté chinoise.

Ces petits récits de vie, qui ne peuvent rendre l'intensité des émotions dont ils étaient chargés lorsque nous les avons recueillis, pourraient être exposés sans fin, car il n'est pas une femme chinoise de cette génération qui n'ait eu à affronter les mêmes épreuves que celles qui apparaissent ici: le départ en Chine, le mariage arrangé, l'imposition de l'épouse légitime et des enfants d'autres mariages, la cohabitation et souvent l'absence d'amour et même de toute affection. S'agissant dans la plupart des cas d'entrevues réalisées auprès de femmes d'origine hakka, nous ne pouvons cependant généraliser nos observations. La relation dans les couples hakkas qui se sont installés au Pérou jusqu'à la Seconde Guerre mondiale était relativement moderne – comme cela était déjà le cas en Chine. Les femmes hakkas se sont en effet révélées particulièrement actives, entreprenantes et non soumises, malgré le problème de la cohabitation avec la mère ou la première épouse. Elles ont démontré une grande capacité d'adaptation dont ont bénéficié par la suite leurs enfants nés au Pérou. Même celles qui étaient illettrées ont été dans leur couple de maîtresses-femmes ayant encouragé l'étude. Elles n'ont pas imposé leurs traditions.

La revue *Orientale*, éditée à partir de 1931 au moment où toute la communauté chinoise se mobilise pour protester contre les attaques répétées du Japon contre la

Chine, montre cette heureuse intégration de la partie la plus aisée de la société chinoise locale. La revue met en avant le rôle de ces femmes, les activités sociales et politiques, leurs aspirations. Elle donne d'elles l'image de femmes modernes ayant adopté, au même titre que les jeunes femmes de la bourgeoisie péruvienne, un style emprunté au modèle nord-américain. Toutes les femmes chinoises nées au Pérou ou amenées de Chine n'eurent bien entendu pas le sort enviable de celles qui intégrèrent la « haute société chinoise commerçante » de l'époque. Celles qui s'enfuient de Chine dans les années 1960 ont des parcours difficiles.

ESPOIRS ET DÉCONVENUES DES NOUVELLES MIGRANTES CHINOISES

On pourrait penser que les femmes qui succédèrent aux générations d'avant-guerre avaient été libérées par le communisme et de ce fait mieux préparées à faire face aux épreuves qu'impose l'émigration. En réalité, elles sont toujours aussi vulnérables face aux épreuves qu'elles doivent affronter. Lorsque Mey Li, dont nous avons rapporté la vie au début de cet article, arrive au Pérou en 1991, c'est pressée par sa famille qu'elle a dû partir. Autrefois, c'étaient les fils qui partaient non sans s'être auparavant mariés et avoir laissé un enfant pour s'occuper des parents. Les femmes restaient, sauf celles que l'on destinait à être mariées à un « outre-mer ». Deux facteurs interviennent aujourd'hui pour encourager le départ des femmes en milieu modeste et paysan : le premier est lié à la politique de l'enfant unique – pratiquement jamais respectée en milieu rural et périurbain, d'après les récits qui nous en sont faits – et qui conduit souvent les parents à éloigner les filles du noyau parental ; le second s'ajoute au premier, puisqu'il s'agit d'un facteur économique. Les emplois réservés aux femmes originaires des campagnes ou des zones suburbaines sont ceux, très mal rémunérés, d'ouvrières ou de vendeuses. Au même titre que les hommes, elles augmentent par l'émigration leur chance de trouver un emploi plus lucratif et la possibilité d'une ascension sociale.

Cecilia, une autre jeune femme, ancienne ouvrière de la région de Canton, venue seule avec l'aide de sa famille au Pérou avait été mise en contact avec des amis de ses

*Épreuves... :
le mariage
arrangé,
l'imposition de
l'épouse légitime et
des enfants
d'autres mariages,
la cohabitation et
souvent l'absence
d'amour et même
de toute affection.*

parents ayant immigré dix ans auparavant. Cecilia s'est peu à peu laissée convaincre d'épouser le fils de cette famille. Par la suite elle s'est rendu compte que son voyage, l'accueil et le mariage avaient été programmés bien avant son départ. Elle a divorcé et grâce à des amis chinois évangéliques elle compte partir aux États-Unis mais, auparavant, elle veut faire venir sa sœur. Malgré la déconvenue de ce mariage arrangé sans qu'elle en ait eu conscience, elle pense qu'il est actuellement impossible pour une jeune femme chinoise de se marier avec un non-Chinois. Elle travaille beaucoup et comme ses parents elle veut absolument s'enrichir, changer de vie, mais rester chinoise.

Il est frappant de voir au cours des entretiens menés auprès de jeunes filles et jeunes femmes récemment arrivées au Pérou, que d'une part elles ne font pas seules le choix de partir, et que de l'autre elles sont en général réfractaires au mariage avec des hommes péruviens, des Sino-péruviens et même parfois des *tusan* ou fils de Chinois établis au Pérou. Elles nourrissent vis-à-vis d'eux des préjugés féroces. Leur choix s'impose comme une sorte de nationalisme. En tant que chinoises, ces héritières de Mao et de Deng Xiaoping pensent que le comportement chinois est unique et que seuls les Chinois peuvent le partager.

Les cas de Cecilia et de Lila s'opposent. Cecilia est devenue adulte, poussée par sa famille, comme une émissaire ; elle doit être celle qui leur apportera cette richesse dont rêvent des millions de Chinois. Malgré sa modernité apparente, elle est toujours soumise à sa famille. Lila, née en 1983 en Chine, est une exception ; c'est une jeune femme économiquement indépendante qui vit au Pérou depuis 1990, année où sa mère, sa sœur et elle-même sont venues rejoindre le père fraîchement installé à Lima. Lila n'a pas cette vision négative du mariage mixte ;

en revanche, sa mère qui, en Chine communiste, a fait un mariage arrangé n'accepte ni l'idée que sa fille ait fait un choix, ni que ce choix se soit porté sur un Péruvien. Elle a d'ailleurs marié son autre fille à un Chinois, en respectant la cérémonie du thé sans que celle-ci ne résiste. Le conflit est si grave qu'elle a menacé sa fille rebelle de la renvoyer en Chine. Lila est bien entendu libre mais la pression est si forte qu'elle sait qu'elle devra céder.

Dans cette courte étude sur les circonstances et les conditions autour desquelles s'est organisée l'immigration des femmes chinoises appelées à renforcer dans un premier temps la communauté chinoise au Pérou puis, plus récemment, dans un but essentiellement économique, il manque tout un pan historique ne relevant pas du témoignage. Ce pan montrerait par exemple comment ces femmes, accompagnées de celles qui ne sont plus là pour en parler, se sont finalement organisées notamment à partir des années 1930 dans la lutte contre les Japonais, comment elles ont participé aux activités politiques de leur communauté, fondé des associations caritatives, opté pour la conversion au catholicisme et se sont émancipées intellectuellement et professionnellement¹¹.

Un dernier témoignage viendra clore notre propos. Il montre qu'à côté de migrations volontaires de jeunes filles – ce qui au Pérou est actuellement surtout le cas de jeunes filles originaires du Fujian ou de femmes munies d'une profession et provenant des provinces du nord de la Chine – il existe un grand nombre de femmes qui, comme Mey Li ou Jenny, viennent contre leur volonté. Ces jeunes femmes ne s'insèrent pas, comme c'était autrefois le cas, dans des réseaux forts de parenté au sein d'associations qui apportaient réconfort et protection. Elles sont souvent seules face à

leurs problèmes. Avoir émigré a été pour elles une grande douleur, autant que cela l'avait été, dans d'autres circonstances, pour les premières jeunes femmes introduites au Pérou dans le but d'être mariées et d'assurer la descendance et la prospérité de la communauté chinoise du Pérou. Pourtant, elles se retrouvent plus seules et moins solidaires. Le récit de Jenny en est la dernière illustration.

PERLA PRECIOSA, OU JENNY : POURQUOI PARTIR ?

Jenny est une jeune fille très fière et jolie. Elle est née en 1984. Cette année-là, la libéralisation économique était en marche, les communes populaires avaient été supprimées et, dans le sud de la Chine, l'industrialisation des campagnes et l'ouverture des zones spéciales économiques laissaient espérer l'ouverture d'un marché du travail jusqu'à bloqué. Originaire du district de Panyu dans la proche banlieue de Guangzhou (Canton), Jenny est la seule fille d'une famille de quatre enfants non autorisés. Malgré la politique de l'enfant unique, sa mère a voulu garder tous ses enfants. Les parents de Jenny qui sont des paysans-proprétaires ont préféré payer les amendes plutôt que de se soumettre à la loi. Aidés par le « grand-père » paternel, riche éleveur de porcs, les parents ont d'abord payé pour le second fils, puis quand Jenny s'est annoncée, la mère est partie vivre dans la famille paternelle Hakka qui finalement l'a élevée jusqu'à ce qu'un quatrième enfant arrive. Jenny est alors envoyée chez sa grand-mère maternelle. La famille doit encore payer 500 Yuans (l'équivalent de 4 à 5 mois de salaire) d'amende.

En 1990, Perla Preciosa a 6 ans. L'économie redémarre et la famille achète une maison de deux étages ; la municipalité a donné trois terrains, un pour chaque fils mais rien pour elle. Quatre ans plus tard, en 1994, sa famille reçoit la visite de sa tante maternelle n° 4, laquelle est mariée à un Chinois du Pérou. Car sa famille, comme celles de nombreux villages de Panyu, obéit à une très longue tradition migratoire vers le Pérou. L'oncle et la tante sont venus proposer à ses parents de quitter la Chine pour venir à leur tour s'installer au Pérou. Là, ils pourraient leur donner un restaurant en gérance dans le quartier de La Victoria, le quartier pauvre et dangereux où se trouve la fabrique des oncles de Mey Li.

Il existe un grand nombre de femmes qui viennent contre leur volonté.

11. Ja Chipen (1905-1954) est l'exemple même de ces femmes qui ont joué un rôle important dans l'organisation d'une « collectivité » de femmes chinoises actives. Originaire de San Hui, elle est diplômée à 16 ans de l'École Pédagogique de Kon Mun. Mariée à un commerçant chinois résidant au Pérou, elle s'insère très facilement dans la communauté chinoise de Lima. En tant que professeur, elle participe à la création du premier collège chinois en 1925. Elle organise des réunions féminines, forme une association et des comités patriotiques de lutte contre les envahisseurs japonais. Mais en 1935 elle rentre en Chine avec ses enfants pour que ceux-ci puissent avoir une vraie éducation chinoise. Elle ne peut revenir au Pérou qu'en 1951 et y continue son œuvre jusqu'à son décès en 1954.

Ses parents déclinent l'offre mais la mère de Perle Précieuse pense que ce sont plutôt ses enfants qui devraient en profiter pour partir, car ils doivent encore étudier : Jenny et son frère aîné partent. Sa mère paie donc deux billets tandis que la tante s'occupe d'obtenir les visas.

À leur arrivée en 1997, la déception est grande : son frère, qui a 15 ans, est trop âgé pour être scolarisé. Jenny qui n'a que 13 ans pourrait entrer dans un collège : le collège catholique chinois-péruvien Juan XXIII, permet aux jeunes dans sa situation de terminer leurs études dans des classes bilingues mais il est beaucoup trop cher. Il lui reste le collège chinois *Diez de Octubre* moins onéreux, à condition que sa tante paie les pensions. Mais il s'avère que la véritable intention de son oncle et de sa tante – qui avaient connaissance en les faisant venir des difficultés que poserait leur scolarisation –, était en réalité de les faire travailler dans leur restaurant. Pendant onze mois les deux adolescents refusent de travailler jusqu'à ce qu'ils soient jetés dehors. Ils trouvent alors refuge chez une autre tante, elle aussi propriétaire d'un restaurant.

Perla est devenue Jenny. Jenny appelle ses parents car elle veut rentrer en Chine auprès de sa famille. Sa mère lui dit de tenir le coup mais son père aimerait qu'elle rentre. Jenny déteste le Pérou. En même temps qu'elle étudie, elle travaille comme bonne dans la maison de sa seconde tante et pour payer son collège – 100 \$ de mensualité – comme serveuse dans un restaurant, toutes les fins de semaine et les extras. Elle a postulé à une université gratuite régionale mais a échoué. Son frère, frustré, est devenu cuisinier et travaille finalement dans le restaurant de l'oncle. Mais il suit des cours d'anglais car son rêve est de partir pour les États-Unis. Jenny quant à elle, est courageuse et triste ; à la fois révoltée et

très passive dans la mesure où comme elle ne cesse de me le répéter comme pour s'en convaincre elle-même, elle pense qu'il ne faut pas lutter contre le destin. Ses parents lui manquent ; elle les appelle par Internet parfois. Comme dans le cas de Mey Li, les membres de l'Église Chinoise Évangélique l'ont approchée ; mais Jenny ne croit en rien. Elle ne veut pas demander d'argent à ses parents pour rentrer et ne sait pas où se trouve son avenir. Dans sa solitude et sa détresse, Jenny a trouvé une fois un réconfort moral en échangeant sur Internet une longue correspondance avec une femme chinoise entrepreneur vivant à Pékin. Dans la cabine, Perla Preciosa attend son destin. Ses parents ont à présent quatre immeubles de six étages qu'ils louent. Ils possèdent aussi une fabrique de sacs. Ils ont des rentes et elle déteste le Pérou.

Jenny déteste le Pérou et en veut à sa famille, Mey li regrette son village natal, Cecilia qui se plaît au Pérou voudrait épouser un Péruvien bien que son souhait lui semble maintenant sans espoir. Mais d'autres femmes, à qui nous n'avons pas donné la parole ici, sont plus positives comme Alina qui, lorsqu'elle est arrivée en 2002 après avoir quitté son poste d'infirmière à Guangzhou pour suivre son mari au Pérou, n'avait qu'une idée : retourner en Chine. Alina s'est finalement adaptée rapidement grâce, il est vrai, à l'Église Chinoise Évangélique et à la fréquentation d'autres jeunes femmes chinoises partageant la même situation. Elle tient à présent un restaurant dans le centre de Lima et a eu un deuxième enfant. Elle pense que son avenir est au Pérou, au moins jusqu'à la fin des études de ses filles.

Dans le passé, Carina, Lila, et beaucoup d'autres ont eu une intégration difficile, due autant au poids des traditions chinoises qu'au racisme latent des Péruviens à l'en-

contre des Asiatiques ; mais leurs efforts ont abouti et leurs enfants appartiennent aujourd'hui à un Pérou multiculturel et métis. Elles ont rejoint la classe moyenne péruvienne tant au niveau culturel qu'économique. Les jeunes femmes et jeunes filles récemment arrivées rencontrent elles aussi de grandes difficultés à s'intégrer du fait des circonstances qui les ont conduites au Pérou, du choc qu'elles ont ressenti à leur arrivée et principalement à cause de leur isolement. Elles sont nombreuses à vivre individuellement les épreuves de l'intégration. Au contraire des anciennes générations, la majorité de ces nouvelles migrantes ne s'intègrent plus dans un tissu associatif féminin comme il en existait depuis les années 1910, notamment à travers les associations catholiques ; elles ne bénéficient plus de la solidarité féminine d'autrefois, ce qui les rend vulnérables et instables dans leurs projets d'avenir. Les moins affectées sont celles qui viennent dans le seul but de faire du commerce et qui disposent d'un petit capital, un cas rencontré plus souvent parmi les femmes des provinces du nord que chez celles du Guangdong et du Fujian.

Face à l'avenir, les projets sont multiples : rester au Pérou, partir vers une autre destination – possibilité fréquemment invoquée par les femmes seules ou divorcées – ou céder à la tentation du retour ? Cette tentation est réelle au sein de certains foyers qui attendent que leurs enfants, nés au Pérou ou en Chine, terminent leurs études pour les envoyer effectuer – grâce à des bourses de l'État chinois – des études universitaires en Chine. Leur espoir est de les voir s'établir à nouveau sur la terre ancestrale avec un bon emploi, ce qui permettrait aux parents de retourner finir leurs jours dans leur pays. La Chine n'ouvre-t-elle pas ses bras à tous ceux qui veulent revenir ? Elle est maintenant si riche et si puissante qu'il y fera enfin bon vivre. Ce qui est intéressant ici, c'est de voir que ce sont dans ces foyers provenant de Chine populaire que les traditions sont restées les plus contraignantes, surtout vis-à-vis des femmes. C'est là que les mères sont toujours prêtes à reproduire les modèles de soumission face au mariage et à la loi du destin. Le temps peut encore renverser cette tendance mais il faut savoir que cette alternative – avec ses conséquences – existe.

Ces quelques témoignages non exhaustifs mais variés et précis donnent une idée de la diversité et de la richesse de

Leur espoir est de voir leurs enfants s'établir à nouveau sur la terre ancestrale avec un bon emploi, ce qui permettrait aux parents de retourner finir leurs jours dans leur pays.

ces vies de femmes chinoises, le plus souvent immigrantes malgré elles. Certaines Cantonaises récemment arrivées font remonter à leurs grands-tantes ou leur arrière-grand-mère le lien migratoire avec le Pérou. Les jeunes femmes du Fujian sont maintenant appelées par leurs oncles et tantes arrivés il y a dix ans au plus. Seules les femmes des provinces du Nord n'ont toujours pas d'attaches et de filiation migratoire avec le Pérou. Pour aucune l'apprentissage d'une autre vie n'est facile et ce d'autant plus que, bien que proches et ayant eu également à souffrir de malentendus culturels, il existe très peu de solidarité entre les anciennes et les nouvelles générations de femmes et que les anciennes et traditionnelles associations féminines chinoises-péruviennes ne les intègrent toujours pas en leur sein. Il ne leur reste que la voie de la patience ou celle d'une nouvelle migration vers un autre ailleurs pour espérer trouver un jour une place qui les valorise. ■

Isabelle Lausent-Herrera

I. Lausent-Herrera, chargée de recherches au CNRS-CREDAL, travaille sur l'immigration asiatique en Amérique latine. Elle est l'auteur de nombreux articles sur ce thème ainsi que d'un livre concernant les institutions chinoises du Pérou, *Sociedades y Templos chinos en el Perú*. Fondo Editorial del Congreso Peruano, 2000, 248 p.